



Courrier du Centre international Blaise Pascal

25 | 2003
Varia

Pascal trahi ? L'édition de 1670 et l'exemple du pyrrhonisme

Marie Pérouse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/529>

DOI : 10.4000/ccibp.529

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2003

Pagination : 41-44

ISBN : 2-84516-244-8

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Marie Pérouse, « Pascal trahi ? L'édition de 1670 et l'exemple du pyrrhonisme », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 25 | 2003, mis en ligne le 02 décembre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/529> ; DOI : 10.4000/ccibp.529

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Centre international Blaise Pascal

Pascal trahi ? L'édition de 1670 et l'exemple du pyrrhonisme

Marie Pérouse

« Je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. du Bois, et de M. de la Chaise, qui tous conviennent d'une voix que les pensées de M. Pascal sont mieux qu'elles n'étaient, sans toutefois qu'on puisse dire qu'elles soient autres qu'elles étaient lorsqu'elles sont sorties de ses mains, c'est-à-dire *sans qu'on ait changé quoi que ce soit à son sens et à ses expressions*. Car d'y avoir ajouté de petits mots, d'y avoir fait de petites transpositions, *mais en gardant toujours les mêmes termes*, ce n'est pas à dire qu'on ait rien changé à ce bel ouvrage¹. »

- 1 C'est par ces propos légèrement embarrassés que M. de Brienne répond le 7 décembre 1668 aux craintes formulées par Gilberte Périer dans une lettre datée du 27 novembre. La sœur de Blaise Pascal, qui depuis la mort de son frère veille farouchement sur tout ce qui a été conservé de sa plume, redoute principalement, si l'on en croit Brienne, « que le monde, sachant qu'on a travaillé sur ses écrits, ne puisse plus discerner ce qui est de l'auteur et ce qui est des correcteurs² » ; elle a même, déplore l'auteur de la lettre, « regardé le travail de M. de Roannez comme un grand commentaire³ ». À quoi il répond que le public regrettera seulement « que l'auteur n'ait pas assez vécu pour achever un ouvrage qui, tout imparfait qu'il est, est si achevé et si admirable »... et d'ajouter, serein ou passablement excédé, nous n'osons trancher : « Après cela, je ne sais plus que vous dire ; et si vous n'êtes pas contente, vous avez tort⁴ ».
- 2 Il est malaisé de juger du degré de bonne foi de Brienne, et partant des autres membres du groupe réuni autour du duc de Roannez en vue de l'édition des *Pensées*. Les amis de Pascal sont-ils convaincus de donner au public un texte identique à celui des papiers conservés tant par le « sens » que par les « expressions » ? Ou bien s'agit-il avant tout de

signifier à Gilberte qu'il n'est plus temps de tergiverser, et que le livre serait déjà sous presse si elle se montrait plus complaisante ? La réponse est d'autant plus difficile à fournir que lorsque les *Pensées* paraissent enfin en 1670, la préface du recueil, rédigée par Étienne Périer à la demande de sa mère, semble indiquer que Gilberte ne considère plus du tout le produit fini comme un « long commentaire ». La méthode utilisée par le groupe de Port-Royal y est en effet décrite par la phrase bien connue :

L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne *telles qu'on les a trouvées sans y rien ajouter ni changer*, si ce n'est qu'au lieu qu'elles étaient sans suite, sans liaison, et dispersées confusément de costé et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mesmes titres celles qui estoient sur les mesmes sujets : et l'on a supprimé toutes les autres qui étoient ou trop obscures, ou trop imparfaites⁵.

- 3 Aux yeux d'un lecteur du XXI^e siècle, les affirmations de la préface aussi bien que celles de la lettre de Brienne ne sont rien de moins qu'une contrevérité patente : il suffit de voir dans l'édition de 1670 le fragment sur l'imagination (désormais nommée « fantaisie » ou « opinion ») élagué de phases jugées superflues et morcelé en dix parties redistribuées et entrecoupées d'autres fragments, pour juger que mêmes les pensées les plus développées ont subi ce qui ressemble a posteriori à un véritable viol de l'intégrité textuelle du texte de Pascal, et que les plus courtes (présentes en grand nombre, contrairement à ce qu'affirme la préface) ne subissent pas toujours un sort plus heureux.
- 4 Ce jugement, quoique légitimé par la simple comparaison des *Pensées* imprimées en 1670 et des documents « sûrs » que sont le manuscrit autographe et les deux copies, condamne néanmoins celui qui l'énonce à réitérer à propos de l'édition de 1670 le cliché le plus tenace depuis la parution du *Rapport Cousin* en 1842 : la stratégie éditoriale du groupe de Port-Royal, mue par une volonté de clarté, aussi bien que par une prudence le poussant à atténuer la hardiesse de certaines postulations tant morales que religieuses de l'auteur, voire par des désaccords intellectuels (l'édition de 1670 est souvent dite plus « cartésienne » que le texte original) aurait abouti à la construction d'un texte sans plus guère de rapport avec l'original, et par conséquent dépourvu de la moindre valeur, tant philologique que littéraire⁶. Or, il nous semble évident au contraire que le livre de Port-Royal, même si on lui refuse, faute d'un examen dénué de prévention, la beauté formelle qu'il possède pourtant, demeure un outil passionnant de compréhension non seulement du « texte de Pascal⁷ », mais aussi de la lecture qu'en ont fait les proches de l'auteur, d'une part, de celle qu'ils ont voulu qu'en fasse le public, d'autre part. Chaque altération (modification textuelle, ajout, suppression, morcellement, déplacement) est un indice à prendre en considération. Et nous pensons que chacune d'entre elles doit être analysée à partir des postulats suivants :
 1. Il est malhonnête et simpliste de partir du principe que Brienne et les autres membres du groupe (dont il est d'ailleurs, avec Tréville, le moindre au regard de son implication dans l'entreprise⁸) mentent purement et simplement lorsqu'ils affirment que les pensées sont après l'édition « mieux sans être autres ». Ce n'est certes pas à Gilberte qu'ils pourraient prétendre dissimuler les modifications apportées au texte du frère vénéré. Quant à cette dernière, elle a lutté avec trop d'acharnement contre ces révisions pour qu'on puisse la soupçonner de donner son aval à une préface qu'elle jugerait trompeuse. Elle a donc dû, bon gré mal gré, se ranger aux arguments du duc de Roannez. Il convient par conséquent d'appréhender chacune des altérations du texte comme une marque, certes paradoxale, de *fidélité*, non à la lettre, mais précisément à la *pensée* de l'auteur⁹, et de toujours présupposer qu'elle manifeste une volonté de clarifier le texte afin de le rendre plus *conforme* à ce que les

proches de l'auteur (qui étaient les mieux placés pour cela) savaient de ses opinions, mais aussi de son projet d'apologie et de la façon dont il devait être mené.

2. Ceci posé, il est aussi des cas dans lesquels l'altération est bien le signe d'un refus du groupe à donner à lire une pensée qu'il juge trop provocante, voire hasardeuse ou fausse. Il est alors tout à fait intéressant de déterminer précisément quels sont les motifs du rejet ou de l'infléchissement, dans une perspective d'histoire littéraire et d'histoire des idées.
- 5 Ces postulats sont au fondement du travail de thèse que nous consacrons à l'édition des *Pensées* de 1670. Et nous nous proposons à présent d'illustrer notre démarche intellectuelle par un exemple que nous espérons représentatif : celui du traitement des termes de « pyrrhonisme » et « pyrrhoniens » dans le texte de 1670. L'examen de leurs occurrences nous conduira à une interrogation sur le statut de la doctrine pyrrhonienne dans la première édition des *Pensées*.
- 6 Nous avons constaté en effet que deux fragments où il est question de la philosophie de Pyrrhon dans la seconde copie (S. 67 et S. 68¹⁰) sont présents dans le livre de 1670 et introduisent le chapitre XXV, *Faiblesse de l'homme*, composé pour l'essentiel de fragments de la liasse III, *Vanité* (6 sur 9, dont S. 78 sur l'imagination). Ils donnent le ton à ce chapitre qui propose une série d'illustrations de la – dérisoire – faiblesse humaine dans l'acte de jugement (« on agit sérieusement [...] comme si chacun savait sérieusement où est la raison et la justice », S. 67). Or ils se trouvent reproduits presque à l'identique, si ce n'est l'omission de toute référence au pyrrhonisme :

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition ; non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est ; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure, et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde ; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

La faiblesse de la raison de l'homme me paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent¹¹. (p. 187-188).

- 7 Ce premier exemple illustre le refus net du groupe de faire apparaître dans l'édition des *Pensées* une quelconque trace de l'éloge du scepticisme, mesuré et critique, certes, mais réel, contenu dans les papiers laissés par Pascal. Ici, l'éloge paradoxal d'une doctrine qui se valide et se fortifie par son statut minoritaire est intégralement gommé. Nous nous trouvons donc a priori en présence d'un infléchissement indiscutable de la pensée pascalienne sur le pyrrhonisme. Il convient néanmoins de poursuivre notre investigation par l'examen des occurrences (et non plus des suppressions) des termes qui nous intéressent.
- 8 La référence explicite au pyrrhonisme ou aux pyrrhoniens intervient dans deux chapitres de l'édition de 1670 :
- 9 1/ Le chapitre XXIX, *Pensées morales*, reproduit avec quelques modifications mineures le fragment S.539 en entier, entre S.529 et S.549 (il n'est donc pas inscrit dans une série thématique, telle qu'on en trouve dans ce chapitre) :

Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Aussi ceux de Pyrrhonisme et de doute sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement ; peu de la chasteté chastement ; peu du doute en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons, et nous déguisons à nous-mêmes. (p. 278).

- 10 L'évocation du pyrrhonisme n'est évidemment pas à l'avantage de la doctrine, puisqu'elle est montrée dans le paradoxe irréductible qui l'invalide : le pyrrhonisme consiste à affirmer le doute universel, et à tirer gloire d'un constat de faiblesse, et par conséquent manifeste à double titre la « contrariété » propre à la condition humaine.
- 11 2/ Le chapitre XXI, *Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur et de plusieurs autres choses*, est essentiellement fondé sur l'opposition des deux « sectes » qui pour Pascal représentent la totalité de la philosophie, savoir le pyrrhonisme et le dogmatisme. On sait que dans les *Pensées*, comme dans *L'Entretien avec M. de Sacy*, la confrontation des deux doctrines invite à conclure à l'aporie de la philosophie : puisque celle-ci est tout entière résumée par deux doctrines (l'une née du sentiment de la grandeur, l'autre de celui de sa faiblesse), puisque ces deux doctrines sont défailtantes lorsqu'on les pousse dans leurs derniers retranchements, il faut accepter l'échec de la raison pour établir la possibilité de la vérité. C'est la position que résume une introduction au chapitre XXI, de la plume des correcteurs :
- Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche, et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens et de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer ; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature. (p. 156-157).
- 12 Pyrrhonisme et dogmatisme, dans la mesure où ils constituent deux tentatives pour trouver la vérité par la seule raison, sont donc d'emblée renvoyés dos à dos. Le duc de Roannez et ses amis présentent très clairement la pensée de Pascal, dont ils poursuivent l'exposition en reproduisant les fragments S.164, S.142 et S.25 dans la suite du chapitre XXI. On rencontre alors six occurrences du substantif « pyrrhoniens », deux de « pyrrhonisme ». Il serait trop long de décrire ici toutes les retouches infligées au texte d'origine par le groupe de travail. Il suffit de dire que ce dernier manifeste un souci constant de ne pas laisser le moindre soupçon à ses lecteurs futurs quant à une éventuelle adhésion de Pascal à la doctrine pyrrhonienne ; trois exemples le prouveront suffisamment :
- a. Le début de S. 164, « Les principales *forces* des pyrrhoniens », devient « Les principales *raisons* des pyrrhoniens » (p. 157) : la connotation appréciative présente dans le substantif choisi par Pascal disparaît du second, parfaitement neutre.
 - b. Un peu plus bas, la formulation de la remise en question sceptique du sentiment comme critère de vérité se voit accompagnée d'une incise destinée à supprimer toute équivoque quant à l'identité de son énonciateur : « Or, *disent-ils*, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité [celle des premiers principes] » (p. 157).
 - c. Enfin, alors que Pascal écrit laisser de côté les arguments moins puissants des pyrrhoniens, tout en insistant sur leur force, les correcteurs élaguent le texte de cette louange appuyée : ainsi, alors qu'on lit en S. 164 : « Je laisse les moindres, comme les discours qu'ont faits les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume [...] qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, *sont renversés par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé, on le deviendra bien vite, et peut-être trop* », l'édition de 1670 propose : « Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume [...], qui entraînent

la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements » (p. 168).

- 13 Nous nous croyons autorisés à penser que l'omission systématique, sinon de toute référence explicite à la doctrine sceptique, du moins de tout jugement favorable porté par Pascal sur cette philosophie, est éclairante à plusieurs égards. Paradoxalement, elle montre que les membres du groupe de rédaction de Port Royal sont convaincus, comme l'est Pascal, du pouvoir de séduction intellectuelle exercée par la doctrine pyrrhonienne : à trop en entendre parler, et à plus forte raison à en voir souligner la force, le lecteur risque bien d'être persuadé... « et peut-être trop ». Le pyrrhonisme n'a nul besoin de se voir conforté dans un ouvrage destiné à porter à la recherche de Dieu, même s'il se voit irrémédiablement condamné *in fine*. Les précautions prises par le comité sont très représentatives d'un souci que l'on pourrait qualifier de « pédagogique », et que Pascal n'aurait certainement pas désavoué : lui qui estimait déjà, lors de *L'Entretien avec M. de Sacy*, que *Les Essais* ne pouvaient pas être mis entre toutes les mains, parce que « Montaigne¹² est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices¹³ » aurait probablement (sans doute, pensons-nous) rejoint ses amis dans leur volonté de ne pas commettre l'erreur stratégique de brouiller les idées de ses lecteurs en distribuant des louanges dangereuses, quand le seul objet digne d'éloge est la foi. Les « opérations » subies par le texte original, que l'on est tenté a priori de qualifier de violences, altèrent évidemment sa lettre, et il serait facile d'affirmer aussi qu'elles altèrent la pensée pascalienne dans la mesure où elles nient l'attrait intellectuel que Pascal éprouve véritablement à l'égard du pyrrhonisme. Cependant, le duc de Roannez et son petit groupe de travail peuvent de bonne foi revendiquer la conformité du résultat à ce qu'ils savaient de la stratégie apologétique de leur ami. Quelque étrangère que cette posture éditoriale nous soit aujourd'hui, ils peuvent de bon droit se réclamer d'une fidélité sans aucun doute supérieure à leurs yeux, au texte des papiers.
- 14 Nous ne prétendons nullement que toutes les modifications apportées aux fragments originaux s'expliquent par ce souci de « conformité stratégique » au projet pascalien. Nous pensons justement qu'il convient de les considérer individuellement, non pour les déplorer, mais pour en découvrir les diverses raisons d'être. C'est à cette seule condition que la richesse des *Pensées* de 1670 est susceptible d'être mise dans la lumière qu'elle mérite.

NOTES

1. Lettre de Brienne à Gilberte Périer du 7 décembre 1668, *Premier Recueil Manuscrit Guerrier*, in PASCAL Blaise, *Pensées*, III, *Documents*, Paris, Éditions du Luxembourg, 1951, p. 123-127. Nous soulignons.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

4. *Ibidem*.

5. Nous utilisons pour le texte de Port-Royal et sa préface le fac simile de la "seconde édition" de 1670 des *Pensées de M. Pascal sur la religion, et sur quelques autres sujets*, présentée par G. Couton et J. Jehasse, Éditions de l'Université de Saint-Etienne, 1971. Les compléments de 1678 n'apportent rien de plus sur la question du pyrrhonisme. Nous soulignons.
6. Peu après les travaux de Victor Cousin, Sainte-Beuve est l'un des seuls à défendre le livre de 1670 : " le livre étant destiné surtout à la conversion ou à la confirmation des lecteurs, on évita tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, pouvait l'accrocher. Aujourd'hui que nous nous soucions assez peu d'édification et de conversion, nous regrettons ces accros qu'on a ôtés, et dont quelques-uns avaient plus de mordant et une vigueur singulière. "Si Orelli publiait le *Gorgias* comme on a publié les *Pensées*, il mériterait d'être fustigé", disait un jour, en riant, le plus spirituel vengeur du texte primitif de Pascal. – Oui, mais les *Pensées* avaient un autre but que le *Gorgias* ; ce n'était pas œuvre de bel esprit pour de beaux esprits. Notre foi religieuse s'en étant doucement allée, nous y avons substitué aujourd'hui la foi ou dévotion littéraire, et nous venons avec zèle restituer, par-ci par-là, les moindres mots, les moindres traits ébauchés, à un livre qui avait été surtout conçu pour la pensée et pour le cœur." (*Port-Royal*, tome troisième, Paris, Hachette, 1888, p. 387-388).
7. Que nous résistons à la tentation de nommer, comme le fait M. Escola, pour pointer la sacralisation à laquelle il a donné lieu, le "texte de Pascal" (cf. *La Bruyère, II, Rhétorique du discontinu*, Chap. III, "Pascal" ou la dernière main, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2001).
8. Cf. MESNARD Jean, *Pascal et les Roannez, II, Chap. III, Les « Pascalins » à l'œuvre*, Desclée de Brouwer, 1965 : Brienne n'a participé qu'aux relectures, et Tréville n'est intervenu que lors de l'édition de 1678.
9. Ceci ne doit pas porter à croire que les proches de Pascal n'ont pas le souci de restituer quelque chose du style inimitable des fragments : rien n'est plus faux, et la préface d'Etienne, qui explique pourquoi l'on a parfois préféré laisser en l'état une pensée a priori obscure plutôt que la développer en l'alourdissant, le prouve assez.
10. Numérotation de Ph. Sellier, Paris, Bordas, collec. « Classiques Garnier », 1991, ou Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, collection. « Classiques de Poche », 2000.
11. Voici le texte de S. 67 : » Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre puisque la mode en est, mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure, et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde *qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme*, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable et de croire qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle./ *Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. Si tous l'étaient, ils auraient tort.* » Et celui de S. 68 : « *Cette secte se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis, car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.* » Nous soulignons les coupes opérées par le groupe de Port-Royal.
12. Pascal considère Montaigne comme le représentant moderne des Sceptiques par excellence.
13. PASCAL B., *Entretien avec M. de Sacy sur Épictète et Montaigne*, original inédit, texte établi, présenté et annoté par P. Mengotti-Thouvenin et J. Mesnard, Paris, Desclée de Brouwer, p. 131.

INDEX

Keywords : Pascal, Pensées, pyrrhonism, edition, Port-Royal

Mots-clés : Pascal, Pensées, pyrrhonisme, édition, Port-Royal

AUTEUR

MARIE PÉROUSE

GRAC, Institut d'Histoire de la Pensée Classique, Université Lumière Lyon 2.